

Dernières nouvelles de mon œil

ALAIN RÉMOND

Dernières nouvelles
de mon œil

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Hervé Hamon

ISBN 978-2-02-111728-8

© Éditions du Seuil, avril 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Mon œil s'est ouvert (professionnellement) sur la télévision le 18 février 1981, dans *Télérama*. Cette première chronique était consacrée à *Network*, le film-charge de Sidney Lumet contre l'emprise de la télévision. J'y écrivais que je voyais venir « *un monde qui ne serait plus que spectacle, immense miroir d'images se renvoyant leur reflet à l'infini, comme dans quelque galerie des glaces de science-fiction* ». On ne peut pas dire que j'abordais mon nouveau sujet d'étude avec un optimisme débridé. Et pourtant, j'ai tenu bon. Envoyé spécial permanent sur le front de la télé, j'ai fait mon devoir. Je confesse quelques endormissements, à des heures au-delà de toute décence, qu'on pourrait qualifier d'abandons de poste. Qui oserait me jeter la pierre ? Pour le reste, je crois que j'ai établi une manière de record : plus de vingt ans de chroniques télé, et même pas malade. C'est que j'ai vite appris l'autodéfense : rendre coup pour coup. On m'a souvent reproché de ne pas aimer la télé. Je lui retourne le compliment : est-ce qu'elle m'aime, elle ? Est-ce qu'elle m'aime *vraiment* ? J'ai trop souvent l'impression qu'elle me méprise. Qu'elle me considère comme un analphabète, doublé d'un abruti. Quand elle m'aime, moi, être humain, doué d'intelligence, de sensibilité, de curiosité pour le monde, je l'adore, la télé. Je lui dois tellement de découvertes, tellement d'émotions. Pas mal de colères, aussi. Ça

fait du bien, la colère. Ça aide à vivre. Ça maintient en vie. Qu'elle en soit remerciée, la télé. Elle m'a évité de m'endormir (métaphoriquement, cette fois).

La télévision est un extraordinaire révélateur de la nature humaine, souvent à son corps défendant. Faire profession de la regarder, c'est l'un des postes d'observation les plus passionnants. Les plus risqués, aussi. On se retrouve confronté à soi-même, à sa vision du monde, à ses convictions profondes. On se pose, soir après soir, d'innombrables questions. La télévision rend méditatif, souvent mélancolique. En réalité, vingt ans de chroniques télé, c'est vingt ans d'introspection. Ponctués de belles crises de rire. Le rire aussi maintient en vie.

Mon œil s'est fermé (professionnellement) sur la télévision le 3 juillet 2002, date de ma dernière chronique dans *Télérama*. Ce n'est pas un abandon de poste. J'aurais volontiers continué ma mission d'envoyé spécial permanent. Mais un conflit avec la direction a provoqué mon départ. Voilà, c'est ainsi. Depuis, la télé et moi, on a pris nos distances. On vit chacun de son côté. Je l'ai vaguement à l'œil, sans plus. De toute façon, j'ai des millions d'images imprimées sur ma rétine. Je les laisse vivre leur vie. La plupart disparaîtront. Certaines resteront. Celles qui brûlent ma mémoire, à jamais.

J'ai déjà publié deux recueils de chroniques : le premier en 1989, le second en 1993. Celui-ci, irrévocablement dernier, couvre donc une très longue période : près de dix ans. Dix ans de la vie du monde, dix ans de la vie de la télé. Dix ans de ma vie à moi. Finalement, écrire sur la télévision, c'est écrire sur soi. Voici donc dix ans d'autobiographie. Mon œil vous salue bien.

A. R.

Soucoupe aux poireaux

14 juillet 1993

Elle s'appelle Suzanne, il s'appelle Jean-Claude. Suzanne est la maman de Jean-Claude. Elle dit avoir dans les soixante, lui dans les quarante. Ils vivent seuls, tous les deux, dans leur petite ferme. Ils cultivent des poireaux. Pas n'importe quels poireaux : des poireaux de vigne. C'est du boulot de les ramasser, quasiment à quatre pattes, entre les rangées de ceps. Après, le soir, dans la cuisine, Suzanne trie les poireaux, les met en bottes, compte les bottes, fait des tas de bottes. Pour aller les vendre, le lendemain, au marché du chef-lieu. Pendant qu'elle trie, Jean-Claude bricole. Des trucs très compliqués, hypersophistiqués. Très mystérieux, surtout. Il enfonce des bouts de fil de cuivre dans une plaque de contreplaqué, en dessinant des circuits invraisemblables, aux mille et un détours. Ce que c'est ? Une pièce essentielle, peut-être même le cerveau de ce qu'il est en train de construire patiemment, tranquillement, depuis des mois, des années : une soucoupe volante. Tiens, justement, la voilà, la soucoupe volante. Posée dans le jardin, à côté de la maison, entre le poulailler et le clapier. On ne voit pas trop en quoi elle est faite. Un mélange de bois, de goudron, de métal, voire d'argile ou de pâte à modeler. Ou alors un matériau révolutionnaire, secrètement mis au point par

Jean-Claude, le soir, dans la cuisine, pendant que Suzanne trie les poireaux. Tout autour de la soucoupe, il y a un petit chemin, ça fait comme un cercle blanc. Jean-Claude, pensif, tourne autour de l'engin, les mains derrière le dos. De temps en temps, il lève la tête vers le ciel, vers l'espace, puis regarde sa soucoupe, avec tendresse. À la nuit, il ouvre la porte, c'est super bien fait, la porte s'encastre dans le plafond avec un léger chuintement puis il la rabat derrière lui. À l'intérieur, il y a un matelas, une couette, tout ce qu'il faut pour passer le temps dans le cosmos. Jean-Claude s'allonge, médite en regardant le plafond, puis éteint la lumière.

Sa mère, dans la cuisine, nous explique, avec des airs de conspiratrice, les circuits en fil de cuivre : « *Vous savez, sa soucoupe, elle marche au mental. Parfaitement. Au mental.* » Puis elle ajoute : « *Tout ça, c'est du paranormal.* » Suzanne, visiblement, sait des choses qu'on ne sait pas. Mais il n'y a pas que la soucoupe. Il y a aussi le perroquet. Suzanne avait un perroquet, un amour de perroquet. Il est mort, voilà vingt ans. Mais impossible de l'oublier. De toute façon, elle l'a gardé, son perroquet, Suzanne. Elle l'a enveloppé dans un sac en plastique transparent et déposé dans une petite boîte en bois, rangée au fond d'une armoire. Pour nous, pour la caméra, elle ouvre l'armoire, elle ouvre la boîte, elle ouvre le sac et sort le perroquet. Enfin, ce qu'il en reste : des bouts d'os et des bouts de plumes. Quand elle mourra, Suzanne, elle veut qu'on enterre son perroquet avec elle. Voilà, c'est dit.

En attendant, Suzanne s'occupe de sa ferme. De ses poireaux. Et des lapins : « *Allez, mes petits salopards ! Venez manger !* » Elle passe devant la soucoupe, elle regarde la porte ouverte. « *Dites, vous avez vu le merdier, là-dedans ? Tout son merdier de fils électriques, de bobines, de trucs et de machins ? Ouh là là !* » Jean-Claude, lui, nous explique comment ça

marche, sa soucoupe. Il sort une de ses plaques de contreplaqué, avec ses circuits en fil de cuivre et il dit, très simplement, comme une évidence : « *Voyez, je passe la main dessus, comme ça, et la soucoupe fait un virage.* » Il explique, aussi, pourquoi il n'a pas voulu se marier. Forcément, avec sa soucoupe, il n'aurait pas eu le temps de s'occuper de sa femme. Et puis, une fois parti dans la stratosphère, qu'est-ce elle serait devenue, hein ? Sa soucoupe, il y a tout sacrifié. Son temps, son argent, ses amours, tout. « *Ah, c'est sûr, si j'avais pas eu cet engin, je roulerais en Mercedes, ça c'est sûr.* »

Suzanne, le lendemain, plantée dans l'herbe, près de la soucoupe, nous montre l'horizon, derrière le bois. « *Vous voyez, là-bas ? Eh ben, c'est le triangle des Bermudes. Parfaitement. Et c'est par là qu'il doit s'envoler, Jean-Claude, avec sa soucoupe. Directement vers le triangle des Bermudes. Alors, forcément, on a dû scier le grand arbre qu'il y avait là, juste devant. Sans ça, vous pensez bien, il risquait de rentrer dedans, en visant le triangle des Bermudes. Forcément.* » On regarde l'horizon, on regarde le ciel. On voit la souche de l'arbre. On imagine Jean-Claude décollant tranquillement de la cour de la ferme, et sa soucoupe voguant vers les Bermudes, et Suzanne lui disant adieu en serrant son perroquet dans son sac en plastique. On les aime. On les embrasse.

Voilà, c'était un petit reportage de dix minutes dans *Strip-Tease*, un magazine belge diffusé sur France 3 à 23 h 25. Dix minutes ? Une éternité de bonheur.

Félicitations

12 janvier 1994

Aux *Guignols de l'info*, François Léotard est ce type qui, avec une bonne volonté confondante, n'arrête pas de découvrir la lune. Il n'est au courant de rien, surtout pas en matière de Défense, tout juste s'il sait qu'il est ministre, mais il est très content d'apprendre et note scrupuleusement, sur un petit carnet, tout ce que PPD se fait un devoir de lui révéler. L'autre soir, il était interviewé sur Sarajevo, c'était après les déclarations tonitruantes des deux généraux de l'ONU. « *Alors moi je dis, commence-t-il, que ce qu'il faudrait, c'est une espèce d'organisation internationale qui regrouperait sous son commandement les militaires de tous les pays, comme ça ce serait beaucoup plus efficace.* » PPD l'interrompt, avec ménagement : « *Mais, monsieur le ministre, cette organisation existe déjà...* » Léotard lève un sourcil. « *Ah bon ? Et comment s'appelle-t-elle ? – Eh bien... l'ONU ! – L'ONU ? Très bien, je note.* » Il sort son petit carnet, son crayon. « *Nous disons donc : l'ONU. Alors voilà, je note. Et je m'en félicite.* » Puis il continue : « *Donc, ce qu'il faudrait, à Sarajevo, c'est un commandement unifié, pour éviter que chacun fasse ses affaires dans son coin, pour mieux protéger la population...* » PPD l'interrompt une nouvelle fois, légèrement découragé : « *Mais, monsieur le ministre, c'est exactement ce que fait l'ONU !* »

Léotard, triomphant : « *Vous voyez ? Il y a à peine deux minutes que je viens de créer l'ONU et ça marche déjà. Eh bien, je m'en félicite !* »

Attention, pas d'erreur : il s'agit, on le répète, du Léotard des *Guignols de l'info*. Pas du vrai. Tout de même... Le vrai, le voici, juste après, au journal de 20 heures sur France 2. Il parle, justement, de Sarajevo. Il est entièrement d'accord avec les deux généraux de l'ONU : ça ne peut plus durer comme ça. Il va falloir prendre des mesures. Pour commencer, il va demander aux États-Unis d'intervenir sur le terrain, au sein des forces de l'ONU. Quant aux Français, qu'on n'oublie pas qu'ils sont, et de loin, les plus nombreux en ex-Yougoslavie. Et je m'en félicite.

On se souvient d'un François Léotard qui, voilà un an, quand il n'était pas encore ministre de la Défense, proclamait que ça ne pouvait pas durer comme ça. Et que si lui était au gouvernement, il ferait bombarder les batteries serbes autour de Sarajevo. Il est au gouvernement (et il s'en félicite). Mais il a peut-être oublié ce qu'il disait naguère. On n'ose lui suggérer d'ouvrir son petit carnet, pour relire ce qu'il avait noté. Plus tard dans la soirée, on a vu Édouard Balladur, sur France 3, avec Christine Ockrent. Sarajevo ? Il est tout à fait d'accord avec les deux généraux de l'ONU. Ça ne peut plus continuer comme ça. Il va falloir prendre des mesures. D'ailleurs, il y songe. Et il s'en félicite.

On n'en veut pas spécialement à François Léotard, ni à Édouard Balladur. Du moins : on ne leur en veut pas plus qu'aux autres. Tous nos responsables (ou ex) qui clament (ou clamaient) que ça ne peut plus durer. Et qui s'en félicitent. Et qui disent qu'il faut faire quelque chose. Et nous qui notons sur notre petit carnet tout ce qu'ils nous disent depuis... depuis quand, déjà ? Ils disaient voilà un an : ah, militairement on ne peut plus rien faire, c'est trop tard, il

aurait fallu intervenir voilà un an. Aujourd'hui ils disent : ah, militairement, on ne peut plus rien faire, c'est trop tard, il aurait fallu intervenir voilà un an. Pour l'an prochain, les paris sont ouverts.

Au fait, que disait-il, déjà, le général Morillon, le célèbre « Général Courage » ? On l'a applaudi, on l'a remercié, on l'a soutenu, on lui a dit qu'il posait les bonnes questions (et on les a notées). Nos deux généraux de ce début 94 sont exactement sur la même longueur d'onde. On est avec eux. À cent pour cent. On s'en félicite. L'impression que le temps est aboli. Que la télé bégaie. Oui voilà juste un an, les mêmes images à la télé, les mêmes appels, la même mobilisation, le même « plus jamais ça ! ». C'est toujours ça. Les mêmes voyages de personnalités, politiques, intellectuels, artistes... Les mêmes reportages dans les mêmes rues de Sarajevo, les gens qui courent, les corps qui tombent. Les mêmes couloirs des négociations, à Genève. Les mêmes charniers, les mêmes visages blessés à mort. Nous n'aurons jamais autant vu, autant su. La presse fait son métier, la télé fait son métier, la radio fait son métier. Nous voyons, nous savons, jour après jour, que nous ne faisons rien. Et nous prenons note. Dans vingt ans, nos petits-enfants ouvriront nos petits carnets. Et nous demanderons des comptes. Quel trou de mémoire, alors, quel gigantesque trou de mémoire...

Sarajevo, le zapping

19 janvier 1994

À Sarajevo, ils ont installé le studio au sous-sol de l'immeuble de la télévision. Ils viennent tout juste d'essayer une volée d'obus. Ils sont une poignée, autour de Claude Sérillon, sur un plateau dépouillé. À Paris, ils ont joué à Sarajevo. Le décor est constellé d'éclats d'obus. C'est d'un chic ! Ils ont aussi fabriqué une maquette. Sarajevo comme si vous y étiez. À Sarajevo, ce n'est pas comme si. La guerre, ils y sont. Mais, à Paris, ils savent mieux qu'eux ce qui se passe à Sarajevo. Ils savent le pourquoi, le comment, ils ont tout compris, ils vont tout expliquer. Bien mieux qu'à Sarajevo, où c'est tellement compliqué.

À Paris, il y a Jean-Marie Cavada. Il est entouré de gens importants. Aussi importants que lui. Le cardinal Lustiger. Bernard Kouchner. François Léotard. Et Jean-François Deniau, en duplex. À Sarajevo, c'est des gens qu'on n'a jamais vus. Qu'on ne connaît pas. C'est bien pour la couleur locale. Mais, bon. Le meilleur parti à en tirer, c'est encore l'émotion. Ils sont émouvants, non ? Allez, on n'est pas chiens, on va commencer par eux. Séquence *Perdu de vue*. À Paris, il y a un jeune Bosniaque, blessé à la colonne vertébrale, évacué et soigné en France. Il est sur un fauteuil roulant. À Sarajevo, il y a ses parents. Cavada les invite à se

parler : miracle de la télévision ! Ils sont intimidés, maladroits, ils ne trouvent pas les mots. Ils pourraient tout de même faire un effort, non ? Y mettre un peu du leur ? La caméra guette les larmes. C'est long. Et pour pas grand-chose, zut.

Premier tour de table, à Paris. Visite guidée de la maquette. Cavada s'énerve : on ne voit pas bien, on ne comprend pas où sont les Serbes, les Croates, les Bosniaques. Qui tire sur qui, à la fin ? Lustiger parle. Kouchner parle. Deniau parle. On suppose qu'ils écoutent et qu'ils regardent, à Sarajevo. Pour s'instruire. Ah, justement, c'est à eux. Ils sont émus, tendus. La guerre est autour d'eux. À Sarajevo. En ce moment même. À Paris, Cavada se rénerve : on n'y comprend rien, à ce qu'ils racontent. C'est pas clair. Ça tourne en rond. Cavada zappe Sarajevo. À la trappe, Sarajevo. À Paris, au moins, les gens importants disent des choses importantes. Que tout le monde comprend. Léotard, par exemple : d'accord, c'est un sacré foutoir, là-bas, mais les Français n'ont rien à se reprocher, les Français sont les plus nombreux, les Français sont les meilleurs, heureusement qu'il y a les Français, bravo et merci la France, et je m'en félicite. Là, c'est Kouchner, à côté, qui s'énerve. Mais la caméra recadre vite fait sur Léotard. Cavada reprend la parole. Un petit tour à Sarajevo, peut-être ? Se dit-on, espère-t-on. Mais il y a beaucoup plus important que Sarajevo. Et même que Léotard. Il y a Alain Juppé. Il sort de la réunion des chefs en chef, à Bruxelles. Il nous fait la grâce de nous parler en direct. On ne va tout de même pas manquer ça. Il a des choses très importantes à nous révéler : les chefs viennent de décider que si ça continue ils vont décider de décider quelque chose. Juppé est très content de nous l'apprendre. Et Cavada de l'écouter. Léotard, lui, fait la gueule : Juppé lui casse son coup. Surtout

que ça dure. Que c'est long. On se demande, fugitivement, ce qu'ils en pensent, à Sarajevo. Ce qu'ils pensent de nous. De cette soirée qui leur est consacrée. Paraît-il.

Cavada, enfin, se souvient qu'il y a des gens, à Sarajevo, au sous-sol de l'immeuble de la télévision. Il veut bien leur redonner la parole. « *Pour conclure.* » Vous allez voir qu'ils ne vont même pas dire merci. Une dame, professeur d'université, veut réagir à ce que vient de dire Alain Juppé. À ce que menacent de décider les grands chefs. Elle veut parler de la paix, de la guerre. Sérillon la coupe : parlez-nous plutôt de votre vie quotidienne, ici, à Sarajevo. Alors, elle a un petit sourire triste, un sourire qui nous cloue de honte. Elle dit : « *Ah, le vécu ! C'est vrai, c'est ce qu'il vous faut, la télé, du vécu ! Excusez-moi, j'avais oublié.* »

La réflexion, les grandes idées, les débats, les décisions, c'est ici, à Paris. À Sarajevo, tout ce qu'on vous demande, c'est de nous émouvoir. Avec vos petites histoires pleines de détails vécus. Pour qu'on comprenne bien, Cavada clôt l'émission comme il l'a ouverte : *Perdu de vue*, deuxième ! L'adolescent sur son fauteuil roulant. Et sa mère à Sarajevo. Allez, parlez-vous ! Dites quelque chose ! Pleurez ! Sortez vos mouchoirs !

Voilà, c'est fini. C'était la grande soirée de solidarité du service public de la télévision française avec Sarajevo. Pour qu'on n'oublie pas Sarajevo. Ça valait vraiment la peine d'y aller, à Sarajevo. Ils ne sont sûrement pas près de l'oublier, cette soirée, à Sarajevo. Sûrement pas.

Sacré Charlotmagne !

16 mars 1994

Alors voilà. Charles s'est fait avoir dans les grandes largeurs par Rome et Byzance, qui ont trouvé très futé, rien que pour l'embêter, de lui proposer la couronne de Saragosse. En plein milieu des Pyrénées, tout près de Roncevaux, Charles réalise le piège et décide de faire demi-tour. Sa mère, Anny Duperey, lève les yeux au ciel : ah, enfin ! Depuis le temps que je te le disais ! Roland, au contraire, est très colère. Il veut aller casser de l'Espagnol à Saragosse. Pour sa peine, Charles le met au piquet : il sera confiné à l'arrière-garde de la troupe. Remarquez, l'arrière-garde d'une troupe de dix chevaux et quinze figurants, c'est pas franchement l'exil à perpète. Enfin, bon, le cameraman s'arrange pour étirer tout ce monde-là sur des kilomètres, c'est son boulot. Et alors, qu'est-ce qui se passe ? Il se passe qu'à Roncevaux c'est plein de Basques farouches. Mais alors farouches, vous n'avez pas idée. Des moustaches comme ça, l'œil qui roule, le rictus à la bouche, vraiment pas commodes. Sur un signal du chef, les Basques farouches font dégringoler de gros rochers en carton-pâte sur Roland et ses copains. Ils font mine d'avoir très très mal, normal, et la bagarre commence. Roland, tignasse au vent, se la joue Conan le Barbare. Il travaille du biceps et des pectoraux,

ahane comme un bûcheron en découpant en rondelles les Basques farouches avec sa fière Durandal. Mais l'ennemi, supérieur en nombre, prend le dessus. Les Francs s'écroulent, face contre terre, barbouillés de mercurochrome, des haches en caoutchouc fichées dans le dos.

Bon, la fin, vous la connaissez : Roland, quasi mort, après avoir brisé net sa fière Durandal (encore une que les Basques n'auront pas!), souffle dans son olifant, une bien jolie mélodie, ma foi. D'un coup d'aile, on se retrouve à l'avant-garde, où, entre-temps, pour faire nombre, on a regroupé les chevaux et les figurants de l'arrière-garde, autour de ce brave Charles qui entend sonner l'olifant. Bon sang, mais c'est Roland, qu'il se dit avec un bel esprit de déduction. Taïaut, il fonce à bride abattue, patauge dans le mercurochrome et maudit les Basques farouches.

Revenu chez lui, il prend un bain. Il a une super piscine, genre Aquaboulevard ou Center Parks, manque juste le jacuzzi. Là, dans l'eau, il philosophe, pendant qu'Anny Duperey file la laine. Ah, quel dur métier que d'être roi, dit-il à tous ceux qui passent par là, la serviette sur l'épaule, le bien, le mal, et Dieu dans tout ça, et pourquoi tant de haine, répondez pas tous à la fois. Un peu plus tard, on le retrouve dans une église, en grande discussion avec un moine. Vachement calé, le moine, il lui fait un grand dégagement philosophico-théologique sur saint Augustin, la grâce, tout ça, le genre prenez des notes, interro écrite demain matin. Pendant ce temps, à Byzance, l'impératrice Irène est jalouse comme tout du pouvoir de Charles. Elle est affalée sur son lit, pulpeuse, sensuelle et tout et elle dit à son confident : j'ai trouvé comment le coincer, Charles, je vais l'inviter ici, il va forcément tomber amoureux de moi, qui suis si pulpeuse, si sensuelle et tout, et là, à ma botte mon petit Charles, je le tiendrai par les sens ! On est entre Astérix et Monty Python,

on ne sait pas trop si on est censé rire, quoique tout semble indiquer que non. De toute façon, il voit venir la combine grosse comme une maison, Charles : pas question que j'aïlle voir la belle Irène, dit-il à Anny Duperey, qui file la laine.

Faut dire qu'il a du boulot qui l'attend : les Saxons. Ah, les Saxons ! Vous vous souvenez des Basques ? Eh bien les Saxons, c'est pareil, mais en pire. Ils brûlent les monastères et les abbayes, massacrent nonnes et moines avec une belle santé. Ils ont un chef terrifiant, genre grand sorcier de *Tintin au Congo*, on le voit asticoter un moinillon coiffé d'un kit crâne rasé-couronne de cheveux en caoutchouc, on voudrait pas être à la place du moinillon, ça va se terminer salement. Ils ont une idée fixe, les Saxons : ils veulent pas devenir chrétiens. Charles essaie de leur expliquer calmement, en massacrant par-ci par-là, mais ils veulent pas comprendre. Ils adorent un arbre, sur lequel les accessoiristes ont astucieusement collé des sculptures en polystyrène. Après une longue traque, Charles finit par découvrir leur clairière secrète où, autour du grand sorcier, ils adorent le polystyrène. C'est la séquence *New Age* : les fidèles agitent des branches en psalmodiant des « om » façon secte du Grand Lotus d'Or, ça sent le patchouli à plein nez. Charles ne va pas mollir pour autant : il va te massacrer tous ces allumés vite fait, ça leur apprendra. À la fin, à genoux au bord du fleuve, il convertit le grand sorcier, qui a enfin compris le message. Pas trop tôt. Au château, Anny Duperey file la laine. Ça lui en fera, des pulls à tricoter...

Moi, je crois en moi

13 avril 1994

« *Moi, la politique, c'est un choix, une passion. C'est pas du tout le genre je passais par là, j'ai vu de la lumière, je suis entré, il y avait un fauteuil, je me suis assis...* » Ainsi parle Nicolas Sarkozy à *La Marche du siècle*. Il est penché en avant, tendu, l'air convaincu, il tape du doigt sur la table, il veut qu'on sache qu'il croit ce qu'il dit. Là-dessus, Cavada envoie un petit film, un reportage sur une semaine de Sarkozy, entre Matignon, Neuilly et Bercy. On voit un type qui court, qui descend de voiture, qui prend un ascenseur, qui fonce dans un couloir, qui traverse une cour, qui décroche un téléphone, qui saute dans un bateau, qui prend une pile de dossiers, qui court vers son bureau... Ouf! Dans son bureau, il prend, enfin, le temps de parler. Il dit : « *Moi, la politique, c'est un choix, une passion. C'est pas du tout le genre je passais par là, j'ai vu de la lumière, je suis entré, il y avait un fauteuil, je me suis assis...* » Oui, la même chose. Mot à mot. On le retrouve sur le plateau. On serait lui, on serait gêné. Genre : Sarkozy bégaie, quand il a une idée, il arrête pas de la répéter, c'est un gimmick, son truc, comment voulez-vous qu'on le croie ?

Eh bien, pas du tout. Heureux il est, Sarkozy. Aux anges. On sent que si Cavada le relançait là-dessus, il nous la

referait. Avec le même entrain, la même conviction. Faites passer le message : je suis shooté à la politique. Tombé tout petit dans la marmite. Et j'aime ça ! En fait, on comprend qu'il n'est venu à *La Marche du siècle* que dans ce seul but : donner le spectacle d'un homme politique qui y croit, qui en veut, qui en redemande, qui n'en aura jamais assez. Et c'est exactement ce qu'on voit : la jouissance d'un ministre irradié de bonheur, ruisselant de volupté. Son appartenance à la caste politique, il la revendique, la brandit comme une oriflamme, s'en fait une toge, une couronne, une auréole : saint Nicolas Sarkozy, politicien professionnel et fier de l'être. Ambitieux ? Oui, et alors ? Il exulte, Sarkozy, il fait plaisir à voir. Maire, député, ministre, porte-parole du gouvernement et ce n'est qu'un début ! Il n'a que 39 ans ! Poussez-vous, les gars, j'arrive ! L'autre partie du message, c'est qu'il est convaincu. Il croit à des choses, Sarkozy. Et il se bat pour les choses auxquelles il croit. Plus important encore : il veut que ça se voie. Alors il met le paquet, il tape du doigt, il insiste, il répète, il précise, il démontre, il n'arrête pas de parler, il a des milliards de choses à dire, et toutes sont également importantes, fondamentales, cruciales. Il interpelle Cavada, le prend à témoin, dites-vous bien, Jean-Marie Cavada, moi, je vais vous dire, Jean-Marie Cavada, je suis sûr d'une chose, Jean-Marie Cavada. Et c'est là où ça devient légèrement problématique. Parce qu'on voit bien qu'il croit à des choses, Sarkozy, il se donne assez de mal pour nous le faire savoir, mais on finit par se poser une question toute bête : il croit à quoi, exactement ? Plus il se démène pour nous convaincre que ce qu'il dit est hyperimportant, plus on se demande, comme saoulé par tant d'insistance, ce qu'il nous dit exactement. Là où les choses prennent un tour savoureux, c'est que, visiblement, Cavada est aussi (sinon plus) perplexe que nous. Finale-

Dernières Nouvelles de Mon œil : chroniques
Seuil, 2003

L'Élève au cœur
(entretiens avec Marie-France Santoni-Borne)
Seuil, « L'Épreuve des faits », 2004

Lisez attentivement la notice
Petites chroniques de la vie quotidienne
(préface de Bruno Frappat)
Éditions Bayard / La Croix, 2005

Je marche au bras du temps
récit
Seuil, 2006

Chaque jour est un adieu
suivi de *Un jeune homme est passé*
« Points », n° P1614

Comme une chanson dans la nuit
suivi de *Je marche au bras du temps*
« Points », n° P1713

Les romans n'intéressent pas les voleurs
Stock, 2007

Le cintre était sur la banquette arrière
Petites chroniques de la vie quotidienne
Seuil, 2008

Celui qui n'est pas venu
Stock, 2009

Les Couloirs du temps
(avec Luc Maréchaux)
Naïve, 2010

Et puis un jour j'ai entendu Bob Dylan
JBZ & Cie, 2011

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Dépôt légal : avril 2003. N° 59664
N° d'imprimeur : (00000)
Imprimé en France